

**Les Dynamiques de l'Anthroponymie : Héritages et Identités au Maghreb et en Afrique
Saharienne**

**The Dynamics of Anthroponymy: Heritages and Identities in the Maghreb and Sub-
Saharan Africa**

Amina Taibi-Maghraoui

Université de Mostaganem, Algérie

<https://orcid.org/0000-0002-6867-5499>

maghraoui.univ.mosta@gmail.com

Nadjia Nehari-Roubai

Université de Mostaganem, Algérie

roubaichorfinadjia@gmail.com

<https://orcid.org/0009-0003-3341-1121>

Warayanssa Mawoune

Université de Maroua, Cameroun

<https://orcid.org/0000-0003-1182-4390>

warayanssa_mawoune85@yahoo.com

Résumé : Ce dossier thématique interroge les dynamiques contemporaines de l'anthroponymie au Maghreb et en Afrique subsaharienne à travers six contributions ancrées dans des contextes sociaux, littéraires et numériques. Loin de se limiter à une analyse linguistique des noms propres, ces travaux les envisagent comme des faits sociaux, des pratiques discursives et des marqueurs identitaires traversés par l'histoire, les rapports de pouvoir, les mutations culturelles et les tensions intergénérationnelles. Deux axes structurent cette synthèse : le premier s'intéresse à la transmission onomastique et à ses recompositions dans des contextes familiaux, migratoires ou communautaires ; le second explore la nomination comme acte discursif dans

les espaces fictionnels et numériques. En confrontant des approches empiriques, littéraires et sociolinguistiques, cet article souligne la vitalité d'une onomastique critique et située, attentive aux voix africaines et à leurs modes d'énonciation identitaire.

Mots-clés : anthroponymie, Afrique, Maghreb, identité, mémoire, discours, pseudonymie, littérature.

Abstract : This thematic issue explores contemporary dynamics of anthroponymy in the Maghreb and sub-Saharan Africa through six contributions rooted in social, literary, and digital contexts. Far from being limited to a linguistic analysis of proper names, these studies approach them as social facts, discursive practices, and identity markers shaped by history, power relations, cultural shifts, and generational tensions. The synthesis is structured around two axes: the first examines name transmission and its reconfigurations in familial, migratory, or community contexts; the second focuses on naming as a discursive act within fictional and digital spaces. By combining empirical, literary, and sociolinguistic approaches, this article highlights the vitality of a critical, situated onomastics attentive to African voices and their modes of identity expression.

Keywords: anthroponymy, Africa, Maghreb, identity, memory, discourse, pseudonymy, literature.

Le dossier que la revue *Onomastica desde América Latina* consacre aux dynamiques de l'anthroponymie au Maghreb et en Afrique subsaharienne s'inscrit dans une perspective résolument pluridisciplinaire, à la croisée des interrogations historiques, identitaires, linguistiques et sociales. À l'origine de ce numéro, l'appel à contributions que nous avons lancé soulignait un constat de départ : l'anthroponymie, bien loin de se limiter à l'étude des noms propres comme étiquettes ou éléments lexicaux, constitue aujourd'hui un prisme d'analyse

fondamental pour penser la manière dont les sociétés produisent, transmettent, transforment et investissent les appartenances.

Au Maghreb comme en Afrique subsaharienne, les noms de personnes racontent plus qu'une origine ou une lignée. L'attribution des noms est liée à des facteurs contextuels de la naissance d'un individu, renseignant sur ses origines, sa religion, et les interactions sociales et culturelles de sa famille (Moreau, 2001). Les patronymes inscrivent les individus dans des régimes d'héritage, des configurations culturelles et des mémoires sociales marquées par des siècles de mutations, de mobilités, de contacts civilisationnels et de tensions postcoloniales (Warayanssa, 2020). Ils témoignent des reconfigurations religieuses, des trajectoires migratoires, des politiques d'uniformisation nationale ou encore des recompositions familiales. Ils condensent également des conflits symboliques – entre tradition et modernité, entre inscription dans un ordre collectif et quête de subjectivation. Dans des sociétés traversées par des logiques multiples de domination, de résistance et d'hybridation, le nom propre apparaît comme un point d'observation privilégié des tensions sociales.

Loin d'être de simples désignateurs, les anthroponymes dans ces régions du monde portent la mémoire des lignées, les traces des systèmes coutumiers, les effets de la colonisation, les enjeux d'arabisation ou de francisation, mais aussi les tentatives individuelles de se réapproprier une identité ou de la négocier dans des contextes incertains. En somme, ils sont à la fois des vestiges et des projections, des signes hérités et des stratégies réinventées. Chaque civilisation a laissé son empreinte distincte sur les noms de personnes, enrichissant ainsi le patrimoine anthroponymique de cette région (Cheriguen, 2005:15). À travers les noms, s'expriment les grandes lignes de fracture et de recomposition des sociétés africaines contemporaines : rapports interethniques, dynamique des genres, transformations des formes de parenté, effets de la diaspora et de la globalisation numérique.

Dans ce cadre, les six articles réunis dans ce numéro abordent la question anthroponymique selon deux logiques que nous avons jugé complémentaires. Les trois premières contributions (regroupées dans l'axe 1) s'intéressent aux mécanismes de transmission, de régulation ou de mutation des noms dans des contextes sociaux fortement historicisés. Elles interrogent les effets de l'héritage familial, de l'institution matrimoniale, des politiques migratoires ou encore des traditions ethno-linguistiques sur la construction anthroponymique. Les trois autres (réunies dans l'axe 2) déplacent l'attention vers la dimension discursive, symbolique et performative de la nomination, en s'appuyant sur des corpus littéraires, mémoriels ou numériques. Elles montrent que dans certains espaces – qu'il s'agisse du roman postcolonial ou des réseaux sociaux contemporains –, le nom devient un outil de narration, un instrument de résistance ou une modalité d'affirmation identitaire.

Ce partage en deux axes ne reflète pas une dichotomie rigide, mais bien plutôt une pluralité de focales analytiques, que nous avons souhaité faire dialoguer. Le premier ensemble d'articles explore les formes d'inscription sociale, politique et historique de la nomination. Il analyse les noms comme des marqueurs de filiation, d'appartenance ethnique, de continuité patrimoniale, mais aussi comme des objets soumis à des dynamiques de transformation — qu'il s'agisse de changements administratifs, de choix conjugaux, d'adaptations migratoires ou de reconfigurations intergénérationnelles. Les auteurs de cet axe mobilisent des méthodologies empiriques, issues de la sociologie, de l'anthropologie, de la sociolinguistique ou des études culturelles. Le terrain y occupe une place centrale, à travers des enquêtes, des entretiens, des analyses de pratiques langagières vivantes.

Le second ensemble, plus restreint mais non moins dense, s'oriente vers la nomination comme pratique discursive située. Il déplace l'analyse vers des sphères où le nom propre n'est plus seulement hérité ou attribué, mais choisi, performé, chargé symboliquement. Dans ces espaces — littéraires ou numériques —, le nom devient support de subjectivation, vecteur d'une

mémoire, médium de contestation ou outil de mise en scène de soi. Il ne s'agit plus seulement de désigner, mais d'agir avec les noms, de dire le monde, de le redessiner depuis des positions souvent subalternes ou périphériques. Cette approche permet de saisir les fonctions esthétiques, politiques et identitaires de la nomination, au-delà de son statut référentiel.

Ce qui distingue ces deux axes, au-delà de leurs objets respectifs, ce sont également les types de sources mobilisées. D'un côté, des données d'enquêtes sociales, des corpus oraux, des archives familiales ou institutionnelles, qui permettent d'éclairer la fabrique historique et sociale des héritages anthroponymiques. De l'autre, des corpus littéraires ou numériques – romans, récits, profils pseudonymiques – qui révèlent les stratégies discursives, les jeux de masques, les reconstructions identitaires par le biais de la nomination. Mais au-delà de cette différence d'objets et de sources, un fil rouge traverse l'ensemble des contributions : la conviction partagée que le nom propre, qu'il soit transmis, choisi, subverti ou réinventé, constitue un acte de parole sur l'identité – une parole située, historiquement ancrée, culturellement informée, et souvent traversée de tensions.

Ces contributions ont également en commun plusieurs défis méthodologiques majeurs. Elles doivent composer avec la complexité des contextes étudiés – instabilité des identités, multiplicité des référents culturels, conflits de légitimités symboliques. Elles doivent aussi affronter la question de l'accès aux données (enquête sur des pratiques vivantes, lecture de traces numériques, interprétation de textes hybrides), tout en assurant une rigueur analytique. Elles doivent enfin trouver un équilibre entre description empirique et interprétation symbolique, entre observation des usages et lecture critique des rapports de pouvoir qui les sous-tendent.

C'est précisément cette double attention – aux matérialités sociales d'une part, et aux dimensions politiques, mémorielles et esthétiques de la nomination d'autre part – qui nous a semblé constituer le cœur d'une onomastique critique contemporaine. Une onomastique qui

n'est plus enfermée dans le relevé formel ou la typologie linguistique, mais qui s'ouvre aux sciences humaines et sociales dans toute leur diversité. Une onomastique qui interroge les conditions d'énonciation du nom propre, les régimes de légitimation dont il dépend, les usages conflictuels ou tactiques qu'il autorise. Une onomastique, enfin, qui fait des noms un lieu d'observation des mutations sociales, des imaginaires politiques et des reconfigurations de l'individu dans les sociétés postcoloniales.

Cette perspective unifiée nous permet d'aborder, dans le cadre de l'axe 1, l'article de **Soufiane Bengoua** sur les prénoms algériens, où se joue précisément cette dialectique entre héritage contraignant et réappropriation subjective par les jeunes générations. L'étude, ancrée dans le concret d'une enquête de terrain, ouvre des pistes essentielles pour comprendre comment s'articulent, dans un contexte maghrébin contemporain, transmission familiale et quête identitaire.

L'article *Le jeune algérien et son prénom : attachement affectif ou héritage imposé ?* de Soufiane Bengoua offre une plongée empirique dans les mécanismes de transmission onomastique en Algérie contemporaine, révélant une tension dialectique entre héritage contraignant et appropriation subjective. L'enquête menée auprès de 316 jeunes Algériens dévoile une prédominance de l'affect familial (33,6% des cas) dans l'attachement aux prénoms, bien au-delà des considérations religieuses (15,5%), pourtant centrales dans l'imaginaire collectif. Ce décalage interroge: la sacralité des prénoms islamiques comme *Mohamed* ou *Aïcha* semble s'effacer devant la charge mémorielle liée à un grand-parent ou une figure aimée, transformant le prénom en relique affective plutôt qu'en marqueur dogmatique. L'auteur identifie avec justesse ce glissement sémantique où le nom propre devient un palimpseste des liens intimes, mais néglige d'explorer comment les mutations socio-économiques (exode rural, mondialisation numérique) reconfigurent ces attachements.

La critique des prénoms « anciens » (*Fatima, Zohra*) par 46,1% des jeunes rejetant leur dénomination révèle une fracture générationnelle. Ces prénoms, jadis garants d'une respectabilité religieuse ou familiale, sont désormais perçus comme des stigmates d'archaïsme – un rejet qui traduit moins un reniement identitaire qu'une quête de distinction sociale dans une Algérie en pleine reconfiguration des codes. L'absence totale de référence à l'ordonnance de 1970 (imposant des prénoms « de consonance algérienne ») dans les réponses est pourtant troublante : l'État, acteur historique de la régulation onomastique, semble invisible dans les représentations juvéniles, comme si la loi s'était dissoute dans l'intimité des choix familiaux.

L'étude pèche par son angélisme méthodologique. En se focalisant sur des lycéens et étudiants – population urbaine et scolarisée –, elle invisibilise les dynamiques rurales où la pression communautaire sur la nomination reste forte. L'absence de comparaison avec les pratiques des parents (qui ont pourtant choisi ces prénoms) crée un angle mort : comment comprendre les rejets sans analyser les intentions initiales des donneurs de noms ? Par ailleurs, la catégorisation binaire « attachement/rejet » occulte les stratégies ambivalentes (surnoms, hybridations) que les jeunes développent pour négocier avec un prénom mal-aimé.

En filigrane, Bengoua esquisse une Algérie en transition, où le prénom devient le théâtre d'une bataille entre mémoire et désir d'émancipation. Mais cette analyse aurait gagné à convoquer Bourdieu sur la reproduction sociale (1970) ou De Certeau sur les tactiques du quotidien (1980) : quand un jeune renomme *Kahina la Kabyle*, performe-t-il une identité ethnique ou la subvertit-il par folklorisation ? La question reste ouverte. L'article éclaire brillamment les héritages, mais peine à capturer les métamorphoses en cours – ces prénoms-glissements où se joue l'avenir de l'anthroponymie maghrébine.

On peut dire que l'article sur les prénoms algériens révèle une société en pleine mutation anthroponymique, où près de la moitié des jeunes rejettent les prénoms traditionnels perçus comme archaïques. Ce rejet n'est pas simplement une contestation des usages passés, mais le

symptôme d'une transformation plus large des rapports à l'identité, à l'autorité parentale, et aux valeurs socioculturelles. En refusant les prénoms issus de la tradition (Fatima, Zohra, Mohamed), les jeunes Algériens cherchent à se constituer comme des sujets nommants capables d'opérer une sélection dans leur héritage, de le filtrer à travers leurs aspirations personnelles ou sociales. Le prénom devient alors l'objet d'un arbitrage affectif et stratégique : il ne s'agit plus seulement de se conformer à une norme familiale ou religieuse, mais de projeter une image de soi conforme à un univers de valeurs en évolution (mobilité, distinction, singularité).

Cette tendance à la distanciation générationnelle — qui prend parfois la forme d'un rejet, parfois celle d'une requalification symbolique — trouve un contrepoint saisissant dans l'article de **Omar Mohammad-Ameen Ahmad Hazaymeh**, *Gender and Religion : A Typology of Female Names in Sudan*, où l'on observe, au contraire, une adhésion forte et continue aux traditions onomastiques islamiques.

La comparaison de ces deux cas révèle des dynamiques profondément contrastées dans les rapports à l'héritage nominatif. Alors que l'Algérie semble engagée dans un processus de redéfinition, voire de rediscussion de ses référents anthroponymiques, le Soudan apparaît comme une société dans laquelle les noms continuent de fonctionner comme des marqueurs stables de l'ordre religieux et social. En Algérie, la prégnance de l'attachement affectif (33,6 % des cas selon Bengoua) sur les références religieuses (15,5 %) témoigne d'un désenchantement partiel vis-à-vis des structures nominatives collectives héritées. Le prénom n'est plus perçu comme l'empreinte d'un destin ou la prolongation d'un lignage spirituel, mais comme un signe à négocier, à aimer ou à dissimuler. À l'inverse, au Soudan, la nomenclature féminine s'inscrit encore largement dans un système d'orientation islamique, où les noms coraniques, prophétiques ou liés aux lieux saints assurent la continuité d'un cadre référentiel sacré. Cette stabilité anthroponymique peut être interprétée comme une forme de résistance culturelle face

à la mondialisation normative, ou comme le signe d'un ancrage solide dans une conception verticale de l'identité où la lignée, la religion et la société sont intimement liées.

Cette divergence soulève des questions fondamentales. Traduit-elle des temporalités différentes dans les processus d'évolution sociale ? Ou reflète-t-elle des résistances différenciées à l'individualisation des identités ? Il est possible que l'Algérie, traversée par des dynamiques d'urbanisation accélérée, de contact avec l'Europe et d'exposition numérique, soit davantage engagée dans un processus de subjectivation moderne, où la nomination devient une instance d'expression personnelle. Le Soudan, de son côté, pourrait incarner une autre trajectoire, où les transformations sociales ne se traduisent pas immédiatement par une recomposition des pratiques onomastiques, tant celles-ci restent arrimées à des référents religieux collectifs.

L'analyse minutieuse de Hazaymeh montre bien que les noms féminins soudanais ne sont pas choisis de manière aléatoire, mais répondent à des logiques symboliques fortes. Ils puisent dans un répertoire islamique structuré — noms de femmes du Prophète, figures pieuses, qualités morales valorisées — et fonctionnent comme des vecteurs de transmission spirituelle et de régulation sociale. Dans ce cadre, nommer une fille n'est pas seulement un acte d'identification, mais un acte moral et religieux qui insère l'enfant dans une filiation normée, un horizon d'attentes, une mémoire collective. En ce sens, l'onomastique féminine devient un outil de préservation de l'ordre établi, à la fois dans sa dimension genrée et religieuse.

À l'inverse, dans le corpus de Bengoua, le prénom devient un espace de négociation subjective, parfois conflictuel. Les jeunes Algériens interrogés ne renient pas toujours l'héritage, mais le reconfigurent selon leurs propres critères : ils jouent avec les sonorités, préfèrent les prénoms à consonance moderne ou internationale, inventent des surnoms ou adoptent des diminutifs pour contourner l'embarras nominal. Cette plasticité du rapport au nom,

qui traduit un processus d'individualisation croissante, s'oppose à la rigidité apparente du système soudanais. Mais cette opposition mérite d'être nuancée.

D'abord parce que l'approche de Hazaymeh, centrée sur une typologie sémantique et religieuse, ne permet pas d'explorer les ajustements silencieux qui pourraient se produire dans les usages quotidiens : surnoms, réinterprétations, appropriations affectives non visibles dans les corpus textuels. Ensuite parce que le travail de Bengoua, focalisé sur les représentations juvéniles, ne permet pas de retracer précisément les intentions des donneurs de noms ni les évolutions intergénérationnelles profondes. Autrement dit, les deux études ne parlent pas du même moment du processus de nomination : l'une éclaire la réception subjective du nom, l'autre sa production référentielle. Cette asymétrie rend leur confrontation heuristique, mais appelle aussi à une approche comparative plus intégrée, capable de suivre le nom dans son cycle de vie complet, depuis l'intention nominative jusqu'à ses usages sociaux.

Ce contraste entre la fluidité algérienne et la stabilité soudanaise met enfin en lumière l'importance des méthodologies mobilisées. L'enquête qualitative de Bengoua capte des affects, des ambivalences, des rejets — tout un tissu de rapports sensibles au nom, que ne peut révéler une analyse textuelle. Mais inversement, l'approche de Hazaymeh permet de restituer la profondeur historique d'un système symbolique, de comprendre le rôle régulateur du nom dans la construction des normes genrées et religieuses. Ces deux méthodes ne s'opposent pas : elles se complètent. Et c'est justement dans ce dialogue méthodologique que peut émerger une onomastique africaine critique, capable de penser les noms à la fois comme des traces, des discours et des pratiques.

Au-delà de leurs différences, ces deux études montrent que l'anthroponymie est un espace privilégié de cristallisation des tensions entre héritage et modernité, entre assignation collective et quête de singularité. Elles nous rappellent que les noms, loin d'être figés, vivent, circulent, se discutent, se transforment. Et que derrière chaque prénom se cache un faisceau de décisions,

de croyances, de contraintes, mais aussi de désirs. Dans cette perspective, l'anthroponymie devient bien plus qu'un objet de description : elle est une clef d'entrée dans les rapports sociaux, un miroir des mutations identitaires, un outil d'intelligibilité des recompositions africaines contemporaines.

L'étude des pratiques onomastiques à travers ces trois recherches révèle une dialectique fine entre permanence et transformation des identités culturelles. Après les reconfigurations générationnelles en Algérie (Bengoua) et la continuité religieuse au Soudan (Hazaymeh), l'article de Taguida Abla, intitulé *Les anthroponymes d'enfants issus des familles mixtes : entre enjeux identitaires et besoin d'insertion*, apporte un déplacement décisif dans notre corpus : celui du regard porté sur les logiques anthroponymiques diasporiques. Ce déplacement, à la fois géographique, sociologique et symbolique, nous paraît fondamental pour penser l'onomastique africaine à l'ère des mobilités, des circulations transnationales et des recompositions familiales postcoloniales.

Alors que les deux premières études se situent dans des contextes majoritaires, où les normes de nomination sont relativement stabilisées par des cadres sociaux endogènes, l'étude d'Abla introduit une situation-limite : celle de la famille mixte installée en contexte européen, confrontée à la coexistence – souvent asymétrique – de plusieurs univers de valeurs. Ce que révèle cette configuration, c'est la manière dont l'anthroponymie devient un champ de négociation intense, pris entre la fidélité aux origines culturelles, les impératifs d'adaptation sociale, les projections parentales et les anticipations des rapports à venir entre les enfants et leur environnement.

Cette tension structurelle reconfigure le statut même du nom. Le prénom donné à un enfant issu d'un couple mixte n'est pas simplement une marque d'identité individuelle ou familiale. Il devient un dispositif d'orientation symbolique, un outil de gestion de l'appartenance, une forme d'anticipation stratégique. Dans ce contexte, nommer, c'est déjà

inscrire l'enfant dans des parcours d'intégration, d'acceptation ou de résistance. Les prénoms deviennent ainsi des sites de production identitaire, porteurs de récits, de compromis, de hiérarchies symboliques. Comme le montrent les témoignages recueillis dans l'article, les parents algériens en Europe se retrouvent souvent face à un dilemme complexe : opter pour un prénom européen « neutre », synonyme de fluidité sociale et de protection contre la stigmatisation ; ou maintenir un prénom arabo-musulman affirmant l'attachement aux origines, au risque d'exposer l'enfant à la discrimination. D'autres choisissent la voie médiane – prénoms composés, références croisées, prénoms à double lecture – qui traduit une tentative de synthèse identitaire.

Cette ambivalence structurelle met en lumière la manière dont l'anthroponymie en contexte diasporique échappe aux catégories classiques. Elle ne relève ni exclusivement de la tradition, ni simplement d'un mimétisme adaptatif. Elle est un espace de bricolage, au sens lévi-straussien du terme, où s'inventent des solutions singulières, toujours négociées, parfois précaires. L'acte de nomination devient ici un processus, souvent discuté entre conjoints, parfois traversé par des conflits latents, rarement anodin. Il condense des affects, des rapports de genre, des injonctions sociales et des projections d'avenir. Il engage également des formes d'arbitrage intergénérationnel : les grands-parents, porteurs d'une mémoire onomastique, peuvent peser sur les choix, tout comme les institutions (mairies, écoles) qui imposent parfois des formes normatives implicites.

Sur le plan méthodologique, l'article d'Abla s'inscrit dans une démarche qualitative fondée sur des entretiens semi-directifs. Cette approche permet de faire émerger des récits riches, contrastés, révélateurs des tensions et stratégies à l'œuvre. La mobilisation des travaux de Beate Collet (2019) sur les familles mixtes et les logiques d'adaptation culturelle est particulièrement féconde : elle permet de structurer les cas en trois logiques – assimilation, valorisation de la culture minoritaire, et hybridation – qui rendent compte de la diversité des

pratiques. Cependant, cette typologie gagnerait à être mobilisée de manière plus critique, en croisant les logiques avec les rapports de pouvoir au sein des couples, avec les politiques migratoires des pays d'accueil, ou avec les contraintes administratives locales. Le fait que seuls les parents algériens soient interrogés limite en effet la portée de l'analyse interculturelle. L'absence des partenaires non maghrébins empêche de restituer pleinement les dynamiques conjugales ou les négociations bilatérales du choix du prénom. De même, l'article aurait gagné à approfondir sa dimension onomastique proprement dite – en intégrant, par exemple, des analyses phonétiques, morphologiques ou sémantiques plus poussées des prénoms choisis.

Malgré ces limites, l'apport de cette contribution est considérable. Elle introduit dans notre réflexion une anthroponymie transnationale, à la fois fluide, stratégique et affective. Elle montre que le nom, en contexte diasporique, est toujours plus qu'un simple mot : c'est une interface entre deux régimes d'appartenance, une tentative de conciliation entre l'ici et l'ailleurs. Il traduit une volonté de préserver la mémoire tout en s'ouvrant à l'altérité. Ce faisant, il devient un outil de subjectivation dans un monde où les identités sont instables, négociées, recomposées.

Par ailleurs, cette contribution opère un lien important entre les deux axes du dossier. En mettant en évidence les logiques discursives qui sous-tendent les décisions onomastiques (le prénom comme « masque social », comme instrument de légitimation ou de distinction), elle prépare le passage vers le second axe, consacré aux usages symboliques et performatifs du nom. Elle montre que, déjà dans l'espace privé et familial, le nom est investi d'une fonction narrative, qu'il s'agit moins de répéter que d'écrire, moins de subir que d'agencer. Ce glissement vers la fonction discursive du nom propre est d'autant plus marqué en contexte diasporique, où le prénom devient une manière de dire – ou de taire – ce que l'on est, ce que l'on veut devenir, ou ce que l'on refuse d'être.

En somme, l'étude d'Abla élargit le périmètre de l'onomastique africaine en y introduisant une dimension dynamique, transversale, et hautement politique. Elle nous invite à considérer que l'anthroponymie ne peut être pensée indépendamment des mobilités, des rapports de pouvoir, des assignations racialisées et des reconfigurations identitaires contemporaines. En ce sens, elle s'inscrit pleinement dans notre ambition de faire émerger une onomastique critique, située, et engagée dans l'analyse des tensions qui traversent les sociétés postcoloniales.

Alors que les articles regroupés dans le premier axe ont permis d'interroger les dynamiques de transmission anthroponymique à travers des situations familiales, migratoires ou communautaires, en s'appuyant principalement sur des enquêtes de terrain et des contextes sociaux ancrés, le second axe du dossier propose un décentrement analytique. Ici, ce ne sont plus les pratiques nominatives en tant que telles qui sont au cœur de l'analyse, mais les usages discursifs et symboliques du nom propre dans des univers fictionnels ou médiatiques. Ces contributions déplacent l'objet onomastique vers des espaces d'expression, de mise en récit ou de confrontation symbolique, où le nom devient support de narration, outil de reconfiguration identitaire, ou encore levier critique face à des formes de domination. Ce glissement du social vers le discursif n'efface pas les enjeux identitaires ; il les reformule autrement, à travers les logiques de la représentation, de la performativité ou de la résistance symbolique. Ainsi, les trois contributions retenues dans ce second volet – centrées respectivement sur la littérature fictionnelle contemporaine, les récits mémoriels postcoloniaux, et les espaces numériques – permettent d'appréhender le nom propre comme vecteur de subjectivation, de narration ou de revendication.

Le premier article de cet axe, intitulé *La dynamique dénominative féminine en littérature : analyse onomastique*, signé par **Leïla Belkaim**, s'attache à explorer avec minutie la charge symbolique, esthétique et politique des noms propres féminins dans le roman *Qu'attendent les*

singes de Yasmina Khadra. Ce choix de corpus s'avère stratégique à plus d'un titre. D'une part, le roman propose une galerie de figures féminines complexes, ballottées entre désir d'émancipation, enfermement social et violences systémiques. D'autre part, l'écriture khadraïenne, réputée pour son réalisme critique, s'inscrit dans une tradition narrative algérienne où la femme est à la fois sujet et symptôme de tensions sociopolitiques profondes. C'est précisément cette ambivalence que l'article tente de cerner à travers une lecture onomastique fine et engagée.

Belkaim aborde les noms propres non comme de simples éléments de caractérisation, mais comme des instruments discursifs à part entière. Son analyse repose sur un appareil théorique diversifié, convoquant aussi bien la narratologie (Barthes, Genette, Jouve) que la linguistique textuelle et l'analyse du discours (Paveau, Reboul-Touré, Lecolle), sans oublier l'onomastique littéraire (Vaxelaire). Ce cadre d'analyse hybride lui permet de considérer les anthroponymes comme des lieux de condensation du sens, où s'expriment à la fois des structures d'oppression, des imaginaires sociaux et des tentatives de reconfiguration identitaire.

L'un des apports notables de l'article réside dans la manière dont il articule phonétique, morphologie et contexte socio-idéologique. L'insistance sur la terminaison en « a » de plusieurs noms féminins (Nedjma, Nora, Baya, Sonia, etc.) ne se limite pas à une remarque formelle : elle est lue comme un indice d'une féminité marquée par la douleur, la vulnérabilité, l'exposition. Cette observation pourrait paraître spéculative si elle n'était pas mise en relation avec les trajectoires des personnages : toutes les femmes nommées de cette manière dans le roman traversent une expérience de dépossession ou de souffrance. La voyelle « a », dans sa répétition obsessionnelle, devient ainsi le signe d'un pathos collectif, presque un motif de lamentation codé dans le tissu onomastique du roman.

Le cas du nom « Joher », morcelé en « Jo/her » dans la lecture proposée, cristallise cette approche. Belkaim y décèle un éclatement du sujet féminin, une fracture entre l'individu

(« Jo ») et la condition genrée (« her »). Le nom devient ici l'indice d'une tension identitaire que la narration travaille sans jamais la résoudre. On peut y lire une forme de dénonciation stylistique : le nom propre devient métaphore de la dislocation du moi, du statut instable et vulnérable de la femme dans un univers masculin normatif, voire hostile.

Ce type de lecture s'inscrit dans une tradition interprétative où le nom est vu comme opérateur idéologique. Dans le roman maghrébin de langue française, cette fonction a été observée chez des autrices comme Yamina Mechakra ou Assia Djebar, mais aussi chez des auteurs comme Rachid Boudjedra ou Rachid Mimouni. Les noms propres féminins y jouent souvent un rôle d'indicateurs de conflit, de symboles de transgression, voire de révélateurs des tensions entre la sphère privée et la norme sociale. L'article de Belkaim s'inscrit dans cette veine, mais avec une attention particulière portée à la stylisation phonétique et aux effets sonores, ce qui lui donne une originalité certaine.

L'argumentation aurait néanmoins gagné à être consolidée par une analyse plus systématique du corpus. Le choix des noms étudiés n'est pas justifié de manière explicite, ce qui affaiblit la rigueur du dispositif méthodologique. Par ailleurs, une confrontation avec d'autres romans de Khadra – notamment *Ce que le jour doit à la nuit* ou *L'attentat* – aurait permis de voir si les procédés dénominatifs observés sont propres à *Qu'attendent les singes*, ou s'ils relèvent d'une stratégie plus large au sein de l'œuvre khadraïenne. La question reste posée : la nomination féminine chez Khadra est-elle toujours aussi fortement chargée symboliquement ? Est-elle cohérente ou évolutive ? L'absence de réponse à ces questions limite la portée générale des conclusions.

En outre, la posture interprétative adoptée – fortement ancrée dans une lecture critique féministe – aurait pu être problématisée davantage. Il aurait été intéressant, par exemple, de discuter les effets de réception : comment ces noms sont-ils perçus par les lectrices et lecteurs algériens ? Comment résonnent-ils dans un espace littéraire postcolonial, traversé par des

imaginaires ambivalents du féminin ? En l'état, l'analyse de Belkaim tend à naturaliser la valeur critique du nom en la déduisant directement de la structure phonétique ou narrative, sans toujours interroger les médiations culturelles ou sociopolitiques qui en modulent les effets.

Cela dit, ces réserves ne doivent pas masquer les apports réels de l'article. En replaçant la nomination au cœur d'un projet narratif, Belkaim rappelle que le nom, dans la fiction, est plus qu'un signe d'identification. Il est un lieu d'inscription du pouvoir, un outil de construction – ou de déconstruction – du sujet. Dans le cas des personnages féminins de Khadra, le nom devient parfois une charge, un stigmat, mais aussi, dans certains cas, un espace de mémoire ou de résistance. Le personnage de Baya, par exemple, convoque une référence historique et symbolique majeure dans l'imaginaire algérien – Baya Mahieddine, figure d'émancipation artistique – qui n'est pas mobilisée dans le roman, mais que la nomination ne peut empêcher d'évoquer. Cette polysémie, cette charge mémorielle latente, fait du nom un élément textuel stratégiquement ambivalent.

Par ailleurs, l'approche de Belkaim permet de réaffirmer la pertinence d'une onomastique littéraire croisée à l'analyse critique du discours. Trop souvent cantonnée à l'inventaire ou à l'étymologie, l'onomastique appliquée à la fiction peut, comme le montre cette contribution, devenir un outil heuristique pour penser les rapports de genre, les formes de domination et les imaginaires collectifs. Elle invite à lire les noms comme des lieux de performativité narrative, des points de condensation où s'articulent texte, idéologie et sujet.

Enfin, cet article s'inscrit pleinement dans les objectifs de notre dossier. Il participe à la construction d'une onomastique critique et située, attentive aux effets sociaux de la nomination dans des univers discursifs complexes. Il contribue également à renforcer l'articulation entre onomastique, études littéraires et études de genre, ce qui demeure encore relativement marginal dans les recherches francophones. Il ouvre des pistes pour une lecture intersectionnelle des

systèmes de nomination dans la fiction africaine contemporaine, en montrant que le nom propre est toujours traversé par des logiques croisées de genre, de classe, de pouvoir et de mémoire.

La contribution de **Naïma Merdji**, intitulée *Les noms et l'identité : L'onomastique dans La Grotte éclatée de Yamina Mechakra*, prolonge et nuance le travail mené par Leïla Belkaim, tout en déplaçant la focale vers une autre temporalité littéraire, une autre posture énonciative, et surtout une autre conception de la nomination. Là où Belkaim analysait des noms construits dans une fiction contemporaine dominée par la violence patriarcale, Merdji se penche sur une œuvre fondatrice de la littérature algérienne postindépendance, dont la charge symbolique, politique et mémorielle fait du nom propre un véritable opérateur de réappropriation de l'histoire. *La Grotte éclatée*, publié en 1979, est un roman profondément habité par les blessures de la colonisation et les déchirements de l'Algérie des lendemains de guerre. L'étude de Merdji repose sur cette conviction forte que chez Mechakra, la nomination n'est jamais arbitraire : nommer, c'est se souvenir, revendiquer, panser, reconstruire.

Ce qui frappe dès les premières lignes de l'analyse, c'est la méthodologie adoptée : Merdji déploie une grille d'analyse diachronique, anthropologique et discursive, croisant les apports de l'ethnologie (Lévi-Strauss), de la sémiotique culturelle (Fabre), et de l'analyse du discours (Charaudeau), pour lire les noms comme autant de nœuds de mémoire dans un récit enchevêtré d'histoire, de douleur et de mythe. Elle identifie et classe les noms propres selon leur origine — berbère, arabe, française — tout en observant leur fonction dans la structure narrative : prénom, toponyme, surnom, patronyme, nom de guerre. Cette taxinomie minutieuse n'est pas un simple exercice formel : elle permet de comprendre comment Mechakra construit un univers onomastique stratifié, où chaque nom porte une sédimentation historique, une trace culturelle, une fonction idéologique.

Le nom « Arris », analysé en détail, en est l'exemple emblématique. Il cumule plusieurs statuts : prénom du héros, toponyme (ville des Aurès), nom de guerre (celui du combattant), et

réfèrent historique (lieu de résistance). Ce cumul n'est pas anecdotique : il manifeste la polyphonie du nom propre, sa capacité à cristalliser plusieurs temporalités, plusieurs régimes de vérité, plusieurs récits de soi. Dans l'économie narrative du roman, Arris n'est pas un personnage figé, mais un point de convergence des traumatismes collectifs et des résistances individuelles. Il incarne une forme de mémoire incarnée, ou mieux : de mémoire insurgée, que le roman fait émerger contre les récits officiels ou les silences institutionnels.

Ce traitement du nom propre comme archive culturelle est renforcé par la présence de nombreux noms autochtones, parfois méconnus du lectorat non algérien, mais porteurs de résonances profondes. Merdji montre que ces noms, loin d'être choisis au hasard, participent à un acte de réhabilitation symbolique, notamment à travers la convocation de racines berbères, de figures oubliées ou de territoires marginalisés. Dans un contexte postcolonial où la langue française demeure un outil ambigu — à la fois imposé et réapproprié —, la nomination devient une stratégie d'inscription identitaire, une manière d'investir l'espace romanesque francophone d'une mémoire indigène, souvent occultée.

Ce que Merdji révèle avec acuité, c'est que chez Mechakra, le nom propre n'est jamais purement référentiel. Il est performé dans le récit, souvent répété, requalifié, entouré d'épithètes, de narrations secondaires, de souvenirs. Il ne désigne pas, il énonce une histoire, une blessure, une filiation. En cela, il agit comme un dispositif de subjectivation postcoloniale, permettant aux personnages — et, par extension, à la nation — de se reconstituer comme sujets de leur propre récit. Le nom propre devient ainsi un palimpseste identitaire, au sens où il superpose des couches d'appartenance, de mémoire et de projection, tout en laissant affleurer les traces de l'oppression coloniale.

La comparaison avec l'article de Leïla Belkaim est particulièrement éclairante. Là où Belkaim lit les noms comme les symptômes d'un imaginaire patriarcal contemporain, Merdji les envisage comme archives culturelles, comme actes de résistance discursive face à l'amnésie

ou à la dépossession. Le regard de Merdji est plus historique, plus ancré dans une lecture politique de la mémoire algérienne. Là où Belkaim analyse des figures féminines asphyxiées par la domination masculine, Merdji travaille sur des figures collectives, sur des noms qui condensent l'expérience d'un peuple, d'un territoire, d'une culture en lutte. Cette différence de focalisation illustre à quel point l'onomastique littéraire peut être traversée par des enjeux méthodologiques et idéologiques pluriels, sans perdre sa cohérence.

Notons aussi que le corpus de Merdji, s'il est plus ancien, s'inscrit dans une tradition littéraire qui a longtemps été portée par des autrices comme Mechakra ou plus tard Malika Mokeddem, Assia Djebar, ou encore Latifa Ben Mansour. Ces écrivaines ont construit des univers romanesques dans lesquels la nomination participe d'une réécriture du monde, d'une refondation symbolique du féminin et de la mémoire algérienne. Merdji s'inscrit dans cette filiation critique en donnant à voir le nom propre comme trace de survivance, comme geste d'écriture contre l'effacement.

L'une des forces de cet article est aussi de ne pas réduire le nom à sa seule fonction mémorielle. Merdji insiste sur le fait que dans *La Grotte éclatée*, les noms sont également des outils de projection utopique, des formes d'espérance narrée. Dans un pays encore hanté par les blessures de la guerre, par les disparitions, les exils, les reconfigurations sociales, la nomination devient une manière de figurer l'avenir, de l'écrire à même les corps et les lieux. Cette dimension prospective du nom — rarement soulignée dans l'onomastique littéraire — est ici centrale. Elle fait du roman de Mechakra non pas une œuvre du ressassement, mais un lieu d'invention narrative de la nation, à travers le nom propre.

Enfin, l'article de Merdji participe pleinement à la cohérence de l'axe 2 du dossier, en illustrant la puissance discursive du nom dans la fiction postcoloniale. Il complète utilement l'étude de Belkaim, en déplaçant l'analyse de la dénonciation genrée vers une reconstruction identitaire plurielle, ancrée dans l'histoire longue de l'Algérie. En ce sens, le nom chez

Mechakra ne dénonce pas : il recompose, ressuscite, transmet. Il permet une relecture critique de l'histoire, mais aussi une réinscription du sujet algérien dans un tissu narratif qui lui appartient, qui l'énonce depuis ses marges, ses douleurs, mais aussi ses espoirs.

En mettant en lumière la fonction mémorielle, politique et symbolique des noms dans *La Grotte éclatée*, Naïma Merdji montre que l'onomastique littéraire ne se limite pas à une stylistique du détail. Elle devient un mode d'engagement, un travail de deuil et de transmission, un espace d'écriture de soi et du collectif. Cet article constitue ainsi une contribution majeure à une onomastique africaine critique, capable de faire dialoguer texte et histoire, fiction et mémoire, personnage et peuple.

Enfin, l'article de **Hafida Benbouziane**, intitulé *Le pseudonyme sur les réseaux numériques : reflet d'une identité espérée ou réelle ?* introduit un changement radical de registre dans la trajectoire de ce second axe. Il quitte le terrain de la fiction littéraire pour se tourner vers celui, mouvant et foisonnant, des pratiques numériques, en interrogeant les modalités de l'auto-nomination sur Facebook. Ce déplacement du support et du champ d'analyse n'est pas purement technique : il traduit une inflexion épistémologique majeure. Là où les deux précédents articles analysaient des noms attribués par un auteur à des personnages fictionnels — dans un cadre relativement clos, scriptural et narratif —, l'étude de Benbouziane s'intéresse à des individus réels qui, dans un espace semi-public, choisissent eux-mêmes le nom sous lequel ils souhaitent être perçus. Le rapport au nom s'inverse donc : il ne s'agit plus d'une désignation imposée, mais d'un acte de nomination subjectif, parfois ludique, parfois stratégique, souvent chargé d'intentions sociales, symboliques ou identitaires.

L'article repose sur une méthodologie double et complémentaire : d'un côté, une collecte systématique de 600 pseudonymes issus de groupes Facebook algériens, de l'autre, la diffusion d'un questionnaire destiné à recueillir les motivations des usagers. Cette articulation entre données empiriques brutes et déclarations subjectives constitue un point fort de la démarche,

en ce qu'elle permet de confronter les formes de pseudonymie aux discours des utilisateurs, et ainsi d'analyser les écarts entre intentions affichées et effets produits. Le corpus est pertinent, représentatif, et bien circonscrit. Il offre un matériau riche, souvent négligé dans les études onomastiques classiques, encore peu familiarisées avec les environnements numériques et les écritures du soi en ligne.

Benbouziane propose une typologie fonctionnelle des pseudonymes, structurée autour de quatre grandes catégories : les pseudonymes identitaires (renvoyant à des appartenances ethniques, religieuses, régionales), les pseudonymes affectifs ou émotionnels (porteurs d'humeurs, de ressentis, de positions existentielles), les pseudonymes cryptonymiques (visant à dissimuler ou brouiller l'identité réelle), et les pseudonymes esthétiques ou humoristiques (fondés sur la créativité, l'humour ou la stylisation). Cette classification, bien que classique dans son principe, se distingue par sa capacité à révéler des logiques d'auto-représentation spécifiques au contexte algérien, marqué par des tensions identitaires, des contraintes sociales fortes, et une tradition ambivalente vis-à-vis de la visibilité individuelle.

L'analyse s'appuie sur des références solides et bien choisies, issues notamment des travaux de Paveau (discours numériques), Ertzscheid (identité numérique), Charaudeau (contrats de communication) et Bourdache (nomination en ligne). Elle met en lumière une tension centrale dans les usages pseudonymiques contemporains : celle entre anonymat et visibilité, entre volonté de se dire et nécessité de se protéger. Le pseudonyme devient alors un espace de négociation, à la fois linguistique et sociale, entre le moi intime et le moi social, entre projection de soi et gestion des risques. Il permet de dire ce que l'on ne peut dire sous son nom réel, tout en construisant une identité narrative cohérente et reconnaissable dans la durée. Il devient un masque qui révèle, une fiction qui stabilise, un filtre qui connecte.

L'un des apports majeurs de cette contribution est précisément de montrer que le pseudonyme numérique ne relève pas d'un simple jeu identitaire, mais constitue un acte de

parole situé, encadré par des normes socioculturelles, des contraintes genrées, et des structures d'autorité implicites. En ce sens, le pseudonyme ne permet pas une évasion totale hors des structures de domination : il les rejoue autrement, les reconfigure. Certains pseudonymes expriment des appartenances religieuses affirmées (utilisation de noms saints, de lexique islamique), d'autres mobilisent des références locales, tribales ou régionales, tandis que certains usagers choisissent des pseudonymes manifestement fantasmés, idéalisés, qui donnent à voir une identité espérée plus qu'un reflet exact de soi-même. D'où le sous-titre de l'article, pertinent, qui interroge la tension entre identité réelle et projetée, entre réalité sociale et imaginaire individuel.

Toutefois, l'analyse gagnerait à être étoffée par une étude plus qualitative des micro-discours accompagnant ces pseudonymes. Si la classification est claire et pertinente, on pourrait aller plus loin dans l'analyse des formes langagières utilisées : les jeux de graphie, les alternances de langue (arabe dialectal, français, anglais), l'usage d'emojis ou de chiffres, etc. Ces éléments sont eux aussi constitutifs du pseudonyme, et participent d'une rhétorique visuelle et verbale qui mériterait d'être décrite comme telle. Par ailleurs, le rôle du genre dans les pratiques pseudonymiques — bien que brièvement évoqué — reste largement sous-exploité. Or, il constitue un axe essentiel dans la mesure où les femmes, notamment dans les sociétés où l'exposition publique est risquée, développent des stratégies spécifiques d'anonymisation ou de brouillage identitaire. Une exploration approfondie de cette dimension genrée aurait enrichi considérablement l'analyse.

Une autre piste de développement possible réside dans la mise en perspective comparative. Il aurait été intéressant d'élargir l'étude à d'autres espaces numériques (Instagram, TikTok, forums algériens, etc.) ou de comparer les résultats à ceux issus d'autres pays maghrébins ou africains. Cela aurait permis de mieux situer les spécificités algériennes dans un panorama plus large des stratégies de pseudonymie dans les contextes postcoloniaux et

numériques. La question du rapport entre pseudonymie et contrôle étatique — en particulier dans des environnements numériques parfois surveillés ou régulés — aurait également pu être abordée, dans la mesure où elle influe directement sur les choix d’anonymat ou de mise en scène.

Malgré ces limites, l’étude de Hafida Benbouziane constitue une entrée féconde dans l’analyse onomastique des pratiques numériques, un champ encore en voie de structuration dans le monde francophone. Elle démontre que le nom propre, même transformé en pseudonyme, conserve une fonction déterminante dans la production de soi, la mise en visibilité sociale, et l’économie symbolique des réseaux. Elle rappelle que les environnements numériques ne sont pas des espaces “hors-sol”, mais des prolongements — souvent exacerbés — des normes et tensions sociales préexistantes.

En cela, cet article s’inscrit pleinement dans le second axe du dossier, en mettant en lumière la fonction discursive et performative du nom propre dans un environnement non fictionnel mais tout aussi symbolique. Il complète utilement les analyses littéraires en révélant les usages ordinaires de la nomination, là où des individus construisent, modèlent, masquent ou fragmentent leur identité à travers un nom choisi, modulé, parfois éphémère. Il montre que dans les réseaux sociaux, comme dans la littérature, le nom n’est jamais innocent : il est un acte de langage socialement situé, une revendication de soi, un outil de résistance ou d’invention.

Pris ensemble, ces trois articles illustrent avec force la richesse des usages contemporains du nom propre dans des espaces de discours variés. Leur juxtaposition permet de constater à quel point l’onomastique, loin d’être un champ périphérique, constitue un observatoire privilégié des dynamiques identitaires, sociales, mémorielles et politiques. Tous trois partagent une même intuition : nommer, c’est dire quelque chose de soi, du monde, de l’histoire.

Leur diversité méthodologique – analyse littéraire, lecture anthropologique, enquête numérique – reflète les possibles transversaux d’une onomastique critique, en dialogue avec les

sciences du langage, les études culturelles et la sociologie des usages. En plaçant le nom propre au croisement du texte, du corps et du réseau, ces recherches montrent qu'il est à la fois mémoire, symptôme, masque, cri, trace. C'est dans cette polyphonie de fonctions, de supports et d'acteurs que se dessine une onomastique résolument contemporaine, attentive à la pluralité des voix et aux tensions du monde.

Ces travaux, dans leur ensemble, donnent à voir une onomastique en mutation, profondément ancrée dans l'histoire des sociétés du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne, mais également attentive aux tensions qui traversent les appartenances contemporaines. Loin d'un simple inventaire des pratiques de nomination, ces recherches dessinent un champ d'investigation critique où le nom propre devient le lieu d'un rapport actif à l'identité, à la mémoire, au pouvoir, et à la représentation.

L'une des lignes de force qui traverse les textes réunis dans ce dossier est précisément celle de la conscience de la stratification historique des systèmes onomastiques africains. Au Maghreb, cette stratification est manifeste : les noms portent en eux les marques successives des dominations, des métissages et des résistances. L'influence arabe, avec ses références coraniques et sa codification religieuse, cohabite avec les structures nominatives berbères, les apports ottomans ou andalous, et les altérations coloniales. La francisation de nombreux patronymes sous la domination française n'a pas seulement modifié la forme des noms, elle a souvent effacé les nuances linguistiques et symboliques de leur origine, les réduisant à des formes administrables – parfois déconnectées de leur enracinement culturel profond (Taibi-Maghraoui, 2020, p. 230). Cette histoire se lit encore aujourd'hui dans les conflits d'usage, les hésitations, les rejets ou les réinventions onomastiques observés dans les sociétés maghrébines contemporaines.

En Afrique subsaharienne, l'anthroponymie s'inscrit dans des logiques différenciées mais tout aussi riches : là, le nom propre relève souvent de l'événement social, du rite, de la filiation

ou du rang dans l'organisation familiale. Il est un acte de parole ritualisé, qui encode une mémoire généalogique et cosmologique (Ngbesso, 2013). Mais ces logiques anciennes, longtemps dominées par des équilibres communautaires, sont aujourd'hui elles aussi travaillées par des dynamiques de recomposition : urbanisation, scolarisation, mobilité interethnique, numérisation des rapports sociaux. Ce que plusieurs contributions mettent en lumière, c'est que les noms, dans ce contexte, ne sont plus seulement donnés selon la coutume, mais négociés, choisis ou bricolés à l'intersection de plusieurs univers normatifs – traditionnels, religieux, modernes, voire transnationaux.

C'est dans ce sens que les articles rassemblés ici répondent à l'appel de ce dossier : ils montrent que l'anthroponymie, en Afrique, est à la fois un lieu de sédimentation historique et un espace de fabrique identitaire. Ils démontrent que nommer n'est jamais neutre, ni socialement indifférent : c'est un acte qui engage, qui expose, qui inscrit ou qui efface. Que ce soit dans les registres familiaux, dans les corpus littéraires ou sur les interfaces numériques, le nom apparaît comme une ressource discursive, un outil stratégique, mais aussi un champ de tension entre le moi et l'autre, entre la norme et l'écart.

Les contributions témoignent également d'un renouvellement méthodologique salubre dans le champ onomastique. Certaines études privilégient l'enquête empirique, d'autres l'analyse de corpus littéraires, d'autres encore le traitement de données issues des réseaux sociaux numériques. Cette diversité de démarches n'est pas anodine : elle reflète un élargissement de la discipline, qui n'hésite plus à croiser les cadres de la sociolinguistique, de l'anthropologie, des études culturelles, des humanités numériques ou de la sémiotique sociale. L'onomastique contemporaine, telle que ce dossier l'illustre, ne s'intéresse plus uniquement à l'origine des noms ni à leur forme : elle interroge leurs usages, leurs fonctions, leurs effets sociaux. Elle observe ce que les individus font avec les noms – et ce que les noms font aux individus.

C'est là, précisément, que réside l'apport fondamental de ce dossier au développement de notre discipline. Il contribue à faire exister une onomastique critique, capable de penser le nom propre non comme une donnée isolée, mais comme un signe complexe, inséré dans des régimes de pouvoir, des dynamiques de reconnaissance ou des pratiques de résistance. En analysant les noms propres comme des actes sociaux, comme des prises de position, les auteurs de ce volume offrent une lecture fine des configurations identitaires mouvantes qui caractérisent le Maghreb et l'Afrique subsaharienne au XXI^e siècle.

Enfin, ces travaux rappellent que le nom propre, s'il dit l'identité, ne fait pas que la refléter : il la construit, la conditionne, parfois la contraint ou la libère. Dans des sociétés marquées par des histoires longues, des fractures coloniales, des tensions de genre, des mouvements de diaspora ou des mutations numériques, le nom devient une scène où se rejoue le rapport à soi, à l'autre, et au monde. C'est cette performativité discrète, mais décisive, que ce dossier s'attache à mettre en lumière – en faisant du nom non plus un objet secondaire, mais un révélateur des logiques culturelles et politiques qui traversent nos sociétés.

Recebido em : 13/05/2025

Aprovado em :13/06/2025

Publicado em 13/06/2025

Références bibliographiques

Bourdieu P. et Passeron J.-C. (1970) « La Reproduction », Minuit, Paris, p. 112.

Cheriguen F. (2005) « Régularités et variations dans l'anthroponymie algérienne » dans « Des noms et des noms... Etat civil et anthroponymie en Algérie. CRASC. Oran.

De Certeau Michel (1980), *L'invention du quotidien*, tome 1 : Arts de faire, UGE, Paris, coll. « 10/18 ». Réédité en 1990 par les soins de Luce Giard (Gallimard, Paris).

Moreau M-L, (2001). « Le marquage des identités ethniques dans le choix des prénoms en Casamance (Sénégal) », in *Cahiers d'Études Africaines*, numéro thématique, *Entre les langues : identités, politiques et « ethnies »*, pp. 541-556, <https://doi.org/10.4000/etudesafriques.108>

Ngbesso H. (2013). « Nom propre et quête identitaire : étude de cas pris en Afrique noire », in *Revue Baobab*, pp. 69-89, <https://revuebaobab.net/wp-content/uploads/2023/03/article-d6.pdf>

Warayanssa Mawoune (2020) « Patronyme, frontière et identité ethnique dans le Mayo-Louti : essai d'analyse onomastique des anthroponymes et de leur origine tribale dans la ville de Figuil » in *Multilinguales, Revue Algérienne des Sciences du Langage*, vol. 8, n°1, pp. 290-319. Site <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/120646>.